

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 2 (1857)
Heft: (1): Supplément au No 1 de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]
Autor: M.N.N.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-328315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(suite.)

MASSÉNA CONCENTRE SON ARMÉE SUR ZURICH.

Depuis le 7 mai, les troupes de l'archiduc étaient concentrées dans les camps de Waldwies, Singen et Neukirch ; il avait fait cesser toute démonstration contre la Suisse, parce qu'il était décidé à entrer dans ce pays dès que les succès de Hotzé le rapprocheraient assez pour qu'il fût possible d'agir de concert avec lui. L'abandon des Grisons et des sources du Rhin par les Français permettait maintenant à ces deux généraux de lier leurs opérations et d'y coopérer activement ; rien ne s'opposait plus à l'entrée de l'archiduc en Suisse.

Masséna ne crut pas prudent d'attendre les mouvements des Autrichiens dans une position trop étendue qui s'avancait en pointe sur le lac de Constance et que Hotzé menaçait en flanc et à dos ; il n'avait plus un moment à perdre pour concentrer ses forces.

Le 19, il envoya à tous ses divisionnaires l'ordre de se replier sur Zurich.

Winterthur fut assigné comme point de réunion des divisions *Tharreau* et *Oudinot* qui devaient passer, la 1^{re} par Audelfingen, la 2^e par Frauenfeld, en détachant un parti de cavalerie pour se lier à Lorges, vers Wyl. Tharreau et Oudinot devaient tout d'abord mettre en sûreté les magasins et leur grosse artillerie.

Lorges dut, après s'être débarrassé de tout ce qui pouvait gêner sa marche, se retirer sur Wyl et Lichtensteig.

Ces 3 divisions reçurent l'injonction de laisser sur les bords du Rhin de l'artillerie et quelques compagnies d'auxiliaires suisses pour masquer leur mouvement de retraite.

La division *Chabran*, que Masséna avait renforcée de 2 demi-brigades françaises, de 2 bataillons suisses et de quelques escadrons, eut ordre de descendre sur Rapperschwyl par les deux rives de la Linth ; la 1^{re} brigade, conduite par Chabran, devait faire filer sur Zurich toutes les barques du lac de Wallenstadt réunies à Wesen, laisser 1 bataillon à Gauwen, rallier le 1^{er} régiment de chasseurs à Uznach et venir prendre position en avant de Rapperschwyl. La 2^e brigade, aux ordres de Laval, passerait par Bilten, Reichenbourg et Galgenen pour aller s'établir aux environs de Lachen.

Les deux colonnes eurent l'ordre exprès de faire couper par leurs sapeurs toutes les communications derrière elles. Masséna envoya également à Lecourbe l'ordre de se replier sur le St-Gotthard, en occu-

pant le Jura ainsi que les passages conduisant aux Grisons ; il mit sous ses ordres le général Ruby qui commandait à Schwytz, et le prévint qu'il correspondrait avec le grand quartier-général à Zurich, par l'intermédiaire de la division Chabran. — Nous avons vu dans quelles circonstances Lecourbe reçut cet ordre et quel concours d'événements vinrent mettre obstacle à sa stricte exécution.

Suchet, dont on avait appris seulement la veille l'arrivée à Urseren dans les circonstances que nous connaissons, reçut de Masséna les éloges que méritait son habile et vigoureuse conduite, en même temps que l'ordre de se rendre immédiatement à Zurich en laissant à Ruby le bataillon de la 38^e qu'il avait avec lui.

Le 20 mai, la retraite commença ; la ligne de la Thur avait le même défaut que celle du Rhin, et quoique plus courte, elle exigeait un plus grand nombre de troupes pour sa défense, car le centre n'en était pas, comme celui de la ligne du Rhin, couvert par le lac de Constance. Aussi Masséna ne jugea-t-il pas prudent de s'y arrêter ; dès le 21 il rassembla ses troupes entre la Töss et la Glatt ; Chabran vint occuper les deux rives du lac de Zurich, à hauteur de Rapperschwyl ; Lorges marcha le 21 de Lichtensteig et de Wyl sur Winterthur, et prit position le 22 en avant de Wallisellen, sur la rive droite de la Glatt. Le même jour Tharreau et Oudinot occupaient à Basersdorf et Klotten les principales routes qui mènent à Zurich tout en conservant une forte avant-garde à Winterthur ; Soult continua de garder le Rhin depuis le confluent de l'Aar jusqu'à Bâle.

Pendant que les troupes se rendaient à leur destination, le général en chef leur donna une autre organisation. Les dénominations de corps de droite, du centre et de gauche, furent supprimées et l'armée partagée en sept divisions actives, dont une d'avant-garde et une de réserve.

Ney eut la division d'avant-garde, poste qui convenait à sa vigilance et à son activité impétueuse. Comme il était alors absent, Oudinot le remplaça provisoirement, et fut lui-même suppléé, dans sa division, par Paillard. — La réserve fut placée sous les ordres du général Humbert.

Tharreau fut nommé commandant supérieur des 2^e 3^e et 4^e divisions, et quelques jours après, de l'avant-garde ; Jérino eut sous ses ordres les 5^e et 6^e. La nomination de Tharreau fut mal accueillie et donna lieu à des frottements désagréables entre lui et les généraux sous ses ordres.

Cependant les Français avaient à peine quitté les bords du Rhin que l'ennemi en profita pour jeter des ponts sur le fleuve, Hotzé à

Meiningen, l'archiduc à Stein. — Suivons d'abord les mouvements de Hotzé, nous viendrons après à ceux de l'archiduc :

Après la prise du Scholberg et la retraite de Lorges, le général Hotzé s'était hâté de jeter un nouveau pont de radeaux sur le Rhin, en face de Meiningen. Des partisans suivirent les Français sur toute la ligne du Vorarlberg. La flottille du lac de Constance croisa le long de la côte, démolit les batteries ennemies et s'empara des pièces ainsi que des dépôts de vivres et de munitions, à Frauenfeld et à Constance. Hotzé passa lui-même le Rhin à Meiningen et à Balzers, le 22 mai, avec 18 bataillons et 13 escadrons, confiant la garde des postes retranchés de Feldkirch et de Ste-Lucie aux arquebusiers du pays et à 5 bataillons avec 6 escadrons, qui restèrent en arrière pour remettre ces postes aux milices du pays, convoquées par Hotzé. Les cinq bataillons rejoignirent Hotzé quelques jours après.

Hotzé arriva le 23 à St-Gall ; son avant-garde gagna Gossau et Bischofzell, marcha le 24 sur Schwartzenbuch, occupa Wyll et chercha à se frayer une communication par Lichtensteig, Wattenfyl et St-Jean, avec Gavazini qui était entré à Mollis, le 23, sans résistance.

Hotzé, au lieu de se rapprocher de l'archiduc, s'arrêta un jour entier à St-Gall avec le gros de ses forces, contre l'intention de l'archiduc ; Hotzé ignorait que Lorges eût évacué Lichtensteig et Chabran le Linthal. Des craintes exagérées pour ses communications avec le Vorarlberg, l'avaient engagé à ne porter vers l'archiduc que le général Petrasch, qui marcha le 24 sur Pfyn, avec 6 bataillons et 6 escadrons.

L'archiduc fit jeter le 20 mai deux ponts de bateaux à Stein et passer, le 21, le général Nauendorf avec 21 bataillons et 30 escadrons sur la rive gauche, pendant qu'un parti de cavalerie franchissait le fleuve à Constance pour tâcher de se lier à Hotzé. Les ponts de Stein et de Diesenhoffen furent réparés et les pontons de l'armée transportés à Busingen, au-dessus de Schaffhouse, où l'intention de l'archiduc était de traverser le Rhin avec le reste de ses troupes, en marche pour le rejoindre. En même temps, des partis de la nombreuse cavalerie qu'il avait entre Eglisau et Waldshut, franchirent le Rhin pour inquiéter le flanc gauche des Français entre la Töss et la Limmat.

Nauendorf, arrivé à Steineck, prit position, sa droite à Nussbaumen, la gauche à Huttweilen, la cavalerie se répartit dans la vallée de la Thur, d'Andelfingen à Pfyn et poussa même quelques éclaireurs jusqu'à Frauenfeld.

Le 22, au matin, l'avant-garde autrichienne passa la Thur et rencontra à Hettlingen les premiers postes français. Oudinot, dont le

quartier-général était à Winterthur, appuyait à Senzach la droite de sa ligne qui se prolongeait par Nefflenbuch et Dattlikon jusqu'à Freyenstein. Sa réserve était à Wulflingen ; il avait une grand'garde à Hettlingen. C'est ce poste qu'attaqua vigoureusement l'avant-garde autrichienne et qu'elle replit après un engagement très vif. Les cinq bataillons et les 16 escadrons dont elle se composait s'établirent alors en face de la ligne française, occupant en force Henkost, sur la route d'Andelfingen, et formèrent une chaîne de postes du confluent de la Töss à Pfyn, passant par Buch, Hunikon, Hettlingen, Rikenbach, Oberwyl et Frauenfeld. Le soir, Nauendorf quitta, avec le gros de ses forces, la position de Steineck, pour aller camper sur le plateau élevé entre Marthalen et Andelfingen ; une de ces brigades occupa Klein-Andelfingen pour se relier avec l'avant-garde. C'est dans cette position que Nauendorf attendit les troupes de l'archiduc qui devaient passer le Rhin le lendemain.

Le même jour, la cavalerie autrichienne, placée à Eglisau, avait poussé entre la Töss et la Glatt, un fort détachement qui s'avança jusqu'à Unter-Embrach et vint donner l'alarme aux postes français de Lufingen. On ignorait la force de ce détachement ; dans la crainte que ce ne fut une tentative sérieuse pour couper les communications de l'avant-garde avec Zurich, Masséna fit partir sur le champ Tharreau avec 9 escadrons et la brigade de Heudelet, de la 4^e division, campée à Kloten. On ne put joindre l'ennemi qui avait déjà repassé le Rhin ; mais Masséna s'étant lui-même porté à Bulach pour juger du véritable état des choses, détacha Tharreau sur Baden avec deux bataillons et trois escadrons et une batterie d'artillerie légère ; il resta à Bülach avec la 4^e division.

Les Autrichiens, qui n'avaient pas eu connaissance de ce mouvement, jetèrent pendant la nuit, au moyen de leurs barques, des forces assez considérables sur la rive gauche depuis Coblenz à Kaiserstuhl. Tharreau replit d'abord ses postes pour laisser l'ennemi s'engager davantage, puis l'attaqua de front avec vigueur du côté de Zurzach, tandis que Masséna changeait son flanc gauche près de Kaiserstuhl. Le combat ne fut pas long ; les Autrichiens, assaillis par des forces supérieures, firent leur retraite en désordre laissant 300 chevaux et 500 prisonniers au pouvoir des Français. Dans leur précipitation à se rembarquer, beaucoup d'entr'eux se noyèrent.

Ce jour-là, 22, le gros des Français resta tranquille à Winterthur ; Ney arriva et prit le commandement qui lui était assigné de l'avant-garde.

L'archiduc passa le Rhin à Busingen le 23 mai ; 15 bataillons et 10 escadrons prirent position en avant de Paradies. L'archiduc choi-

sisait, pour ligne d'opération, la route d'Andelfingen à Zurich, en vue de faciliter sa jonction avec Hotzé, tout en couvrant la position importante de Stokach.

Les nouvelles que Masséna reçut le 24 de la marche de Hotzé lui firent comprendre qu'il n'avait pas un moment à perdre pour s'opposer à la jonction de celui-ci avec l'archiduc. Prévenu d'ailleurs par un espion, que l'archiduc n'avait pas encore bougé de sa position de Paradies, Masséna prit promptement les dispositions suivantes :

Paillard eut ordre de partir de Bulach avec les 2^e et 37^e de ligne, le 5^e régiment de chasseurs et l'artillerie légère de la 4^e division, pour se porter sur Andelfingen. Heudelet devait appuyer Paillard avec une demi-brigade et 3 escadrons détachés des troupes de Tharreau.

Ney, avec la moitié de la division d'avant-garde, fut chargé de l'attaque du centre des postes ennemis, dans la direction d'Altikon, pour se porter ensuite sur Pfyn.

Oudinot, avec le reste de l'avant-garde, la légion helvétique et plusieurs bataillons d'élite suisses, eut ordre de s'emparer de Frauenfeld.

Soult était destiné à servir de réserve aux colonnes de Ney et d'Oudinot ; le général en chef devait se tenir auprès de cette division.

Enfin, Chabran eut ordre de pousser de forts détachements dans le Linthal et dans la direction de Lichtensteig, afin de donner à Hotzé des inquiétudes sur son flanc gauche et de l'empêcher ainsi de porter ses forces sur Wyl.

L'archiduc critique avec force et raison les dispositions de Masséna qui n'étaient point propres à lui faire atteindre son but ; au lieu, dit-il, de diriger toutes ses forces sur Andelfingen, point décisif destiné à lier les opérations des Autrichiens, et sur lequel il pouvait agir tout en couvrant sa base, au lieu de n'envoyer qu'un détachement de flaqueurs du côté de Frauenfeld et de diriger un effort principal contre l'archiduc, Masséna laissa Tharreau en observation sur le Rhin entre la Töss et l'Aar, et il partagea les troupes de l'expédition en trois corps, dont aucun n'était assez fort pour atteindre son but. Au lieu de se porter en masse sur l'archiduc qui manœuvrait sur la ligne essentielle, il dirigea ses principales forces contre Hotzé. — Jomini est d'accord avec l'archiduc et adresse à Masséna le même reproche.

Le 25 mai, à la pointe du jour, Paillard sortit de Bulach et traversa la Töss au pont de bateaux de Rorbach. Il tourna le mont Ischel, laissant sur sa droite tous les postes ennemis et ne rencontra qu'à Dorf les premières vedettes autrichiennes. Il espérait arriver à Andelfingen avant que les grand'gardes de Nauendorf eussent atteint cet unique point de retraite. C'est dans ce but qu'il avait cherché à amuser les grand'gardes par quelques troupes légères jetées du côté d'Huni-

kon et d'Hettlingen pour masquer sa marche. Mais, prévenus à temps, ces grand'gardes se rallièrent en bon ordre et gagnèrent au pas de course la hauteur qui domine Andelfingen, sous la protection de leur cavalerie. Trois compagnies occupèrent les dernières maisons en aval de la ville; deux autres gardèrent l'extrémité du pont sur la rive droite; le reste se mit en bataille en avant de la ville et attendit l'attaque de pied ferme.

Arrivé au pied de la colline, Paillard ordonna à son avant-garde de gagner les approches en amont du pont que l'ennemi avait négligé d'occuper, et aborda la position de front avec le reste de ses troupes. Les Autrichiens soutinrent le choc quelques instants; mais le feu des flanqueurs de Paillard, qu'ils ne tardèrent pas à entendre derrière leur gauche, leur fit craindre de se voir coupés du pont, et l'infanterie se hâta de gagner la ville et de descendre en colonne serrée la longue rue qui conduit à la Thur. La cavalerie, placée en queue, s'efforça en vain d'arrêter la poursuite; elle fut rompue et l'artillerie légère française couronnant la crête de la berge sur le penchant de laquelle la ville est bâtie, fit un horrible carnage des fuyards. Au moment où ils atteignaient enfin le pont qui devait les sauver, la cavalerie autrichienne, serrée de près par le 5^e de chasseurs à cheval, se porta au galop sur le pont, dans la crainte que celui-ci n'y parvînt avant elle; l'infanterie qui s'y précipitait aussi fut foulée aux pieds, il y eut un instant d'horrible confusion. La cavalerie des deux nations encombrait les approches du pont, et déjà le 37^e faisait un feu terrible depuis les maisons où elle se logeait. Dans cet instant critique, l'officier commandant le détachement placé à la tête du pont sur la rive droite, le traversa au pas de charge, et par un feu vif et soutenu on parvint à en ouvrir l'accès à la tête de la colonne autrichienne; mais la gauche de celle-ci, forte d'environ 800 hommes, fut coupée et contrainte de mettre bas les armes. En se retirant, l'infanterie mit le feu à la partie inférieure de la ville et brûla le pont, pendant que la cavalerie qu'elle avait laissée derrière elle gagnait la basse Töss et la traversait à la nage.

Ney, parti des environs de Winterthur, avait marché avec tant de célérité sur Altikon, qu'il surprit les postes de Nauendorf; une partie s'échappa par le gué de Gutighausen, où beaucoup se noyèrent, et gagna Andelfingen, où les fuyards, serrés de près, arrivèrent au moment où les troupes de Paillard forcèrent cette position, fuyards et poursuivants entrèrent pêle mêle dans la ville et vinrent augmenter la confusion qui y régnait déjà. L'autre partie des postes de Nauendorf s'enfuit sur Pfyn où ils cherchèrent à prendre position; mais la poursuite de l'avant-garde de Ney fut si vive qu'ils ne purent prendre

aucune disposition pour la défense du pont de Pfyn et qu'ils furent obligés de s'enfuir du côté d'Herdesen, laissant 400 prisonniers au pouvoir des Français. Ney occupa fortement le pont et s'établit en avant de Pfyn, attendant des nouvelles d'Oudinot.

Vers les 3 heures Nauendorf, prévenu de l'échec de Pfyn, y envoya la brigade Simbschen qui rallia les fuyards à Herderen et vint attaquer à l'improviste, vers les 9 heures du soir, Ney qui fut déporté et rejeté au-delà du pont.

Oudinot s'était avancé, à 3 heures du matin, en colonne de marche par les routes de Winterthur et de Frauenfeld. La brigade Gayau culbuta l'ennemi en avant de ce point, enleva la ville à la baïonnette et s'en fut prendre position sur la route de Constance, laissant seulement un bataillon et 100 chevaux en observation sur celle de St-Gall. Dans le même moment où Ney enlevait le pont de Pfyn, la division Petrasch, du corps de Hotzé, partie de Wyl le matin pour se porter sur Pfyn, enfila la route de Frauenfeld qui longe la rive droite de la Murg, elle donna, près de Mazingen, sur le détachement placé en observation par Gayau, le replia sans peine et arriva à Frauenfeld avant que le gros de la brigade eût pu faire ses dispositions. Petrasch occupa la ville, plaça trois bataillons sur les hauteurs de droite; un bataillon prit poste dans le coude saillant que forme la rivière, pour couvrir son flanc gauche; deux autres bataillons, avec six escadrons, restèrent en réserve.

Oudinot arriva devant Frauenfeld avec le reste de ses troupes et mit ses pièces en batterie sur les bords de la Murg. Une vive canonnade maîtrisa l'artillerie autrichienne, bien qu'elle eût l'avantage de la position, et força les Impériaux à se retirer derrière la ville. La 10^e légère y pénétra; après une vive fusillade, elle en chassa les tirailleurs ennemis, les poursuivit dans les jardins qui environnent la ville et prit le bataillon tout entier placé dans le coude de la rivière.

Cependant Petrasch ayant soutenu le centre avec une partie de sa réserve, Gazan avait peine à se maintenir dans la ville, lorsque l'arrivée de Soult avec la 23^e de ligne et deux escadrons du 13^e dragons, changea la face du combat. Une nouvelle attaque eut lieu; pour la repousser, Petrasch eut beau mettre en jeu sa dernière réserve et faire combattre sa cavalerie à pied dans les jardins, il fut forcé, vers les 7 heures du soir, de céder et de se replier sur Wyl par Mazingen, ce qu'il fit en défendant le terrain pied à pied. Nouvel exemple de l'efficacité de l'emploi des réserves; dans presque toutes les affaires, la victoire reste à celui qui sait les employer avec le plus de vigueur, au moment utile et le plus tard que possible.

Comme on le voit, la journée du 25 fut glorieuse pour les Français;

les Autrichiens eurent 2,000 tués ou blessés ; on leur fit 3,000 prisonniers. La perte des Français, au dire de Masséna, ne dépassa pas 600 hommes. Néanmoins elle ne remplit point le but que se proposait Masséna, puisqu'elle n'empêcha point la jonction de Hotzé avec l'archiduc.

Il est vrai qu'il aurait pu en être tout autrement si Paillard, après s'être emparé d'Audelfingen, eût fait réparer le pont et passé la Thur ; la brigade Simpschen n'eût point pu déloger Ney de Pfyn, et les Français, maîtres des passages de la Thur, eussent empêché la jonction de s'opérer.

Les Suisses, qui combattaient dans les rangs du corps d'Oudinot, soutinrent leur antique réputation ; on lit dans le *Journal de l'Armée* :

“ Les cinq compagnies suisses du Léman et une batterie d'élite de
„ Zurich, montrèrent dans cette bataille le plus grand courage, et
„ qu'ils étaient dignes de leurs ancêtres. L'adjudant-général Weber,
„ qui était à leur tête fut tué, et emporta le regret général de ses
„ troupes et des nôtres qui, dans cette journée, se sont brillamment
„ distinguées. Officiers généraux et particuliers, soldats, tous ont
„ prouvé plus que jamais qu'ils étaient républicains et qu'il ne fallait
„ rien moins que leur courage pour décider le succès de cette affaire
„ si meurtrière pour l'ennemi. „

Soult dit, dans ses mémoires, que les demi-brigades suisses attachées à sa division montrèrent autant de courage que les troupes françaises ; mais qu'après la mort de Weber, ces milices, privées de leur chef, fléchirent et découvrirent le rideau qu'elles devaient défendre.

Quoi qu'il en soit, les avantages des Français furent stériles, car Masséna avait manqué son but. La destruction du pont d'Audelfingen, la perte de celui de Pfyn déterminèrent le général en chef à concentrer les troupes dans leur première position.

Pendant que ceci se passait sur la Thur, Chabran, qui avait ordre d'inquiéter le flanc gauche de Hotzé, eut un engagement assez vif sur la route de Glaris vers Bilten où la brigade Laval repoussa l'ennemi en lui faisant des prisonniers. Chabran s'avança ensuite jusqu'à Näfels, d'où il se replia à la nuit sur Subnen. La brigade de gauche aperçut les Autrichiens sur la route de Lichtensteig sans pouvoir les atteindre.

Hotzé était parti le 25 de St-Gall pour Schwarzenbach ; son avant-garde, arrivée à Munchweil, poussa sur Ugg malgré les démonstrations de Chabran. Si, au lieu de détacher Petrasch, Hotzé se fût mis en route le 24 avec tout son corps, il est probable que l'affaire de Frauenfeld eût tourné au profit des Autrichiens.

En approchant de la Thur, le 22, les Autrichiens éparpillèrent leurs troupes légères sur une longue chaîne de postes ; ce qui ne peut convenir que dans une contrée ouverte où la retraite est libre partout ; ou bien dans une position du moment, mais jamais quand on s'arrête devant un défilé qui se prête à peu de passages. Si l'on peut excuser une telle attitude le premier jour de l'arrivée, Nauendorf aurait dû la changer dès le lendemain, puisqu'il savait que l'archiduc voulait gagner du temps.

En occupant fortement les deux principaux débouchés d'Audelfingen et de Pfyn, en plaçant devant eux le gros de l'avant-garde et en dressant des batteries contre les gués de la Thur les plus praticables, on paraît à tout inconvénient et on pouvait établir la chaîne des postes derrière la rivière où elle ne risquait pas d'être enfoncée ni coupée. Si cependant on voulait absolument garder le terrain qu'on occupait au-delà de la rivière, Nauendorf devait porter la plus grande partie de son corps devant Audelfingen et Pfyn, et l'archiduc, au lieu de rester à Paradies, s'avancer sur la Thur pour être à portée de soutenir Nauendorf. Les Autrichiens prirent un parti moyen, et c'était le pire parce qu'il présentait beaucoup de dangers et très peu d'avantages.

A Audelfingen, les Autrichiens négligèrent toutes les précautions que la prudence dicte pour le passage des défilés. Lorsqu'ils furent obligés de se retirer, ils se formèrent en avant de la ville, mais à une distance telle que leurs ailes n'étaient point appuyées au défilé de la rivière. Au lieu d'occuper les jardins, les maisons du contour, et plus tard les issues qui aboutissent au pont, ils ne songèrent qu'à garder les avenues de la basse Thur qui menaient dans le flanc droit de leur position. Le passage de la ville et les environs de la haute Thur étaient abandonnés au hasard ; le vieux château qui domine le chemin de la rive et les maisons qui la bordent, offraient d'excellents moyens de défense, et cependant ils n'étaient point occupés. Ce défaut de précautions permit à l'ennemi de pénétrer de tous les côtés pendant que les Autrichiens se rompaient en colonnes, ne laissant derrière eux que la cavalerie, sans réfléchir que cette arme, propre à la charge, était incapable de défendre en demi-cercle les avenues d'une ville. Si la colonne de Paillard eût été plus forte, l'arrière-garde autrichienne devait être écrasée et les Français se rendaient maîtres du passage de la Thur.

Masséna avait manqué son but ; les dispositions plus stratégiques de l'archiduc l'emportèrent sur tous les avantages que la tactique des

Français leur fit obtenir momentanément, et il ne fut plus possible d'empêcher la réunion des deux corps autrichiens. Dès lors, tout ce que Masséna pouvait faire se réduisait à placer ses troupes en échelons, à défendre pied à pied le terrain fourré qu'il occupait, et à retarder aussi longtemps que possible le progrès de l'ennemi.

Les Français se retirèrent, le 26, sur tous les points d'où ils étaient partis avant les combats de la veille, ne laissant à Winterthur qu'une réserve pour soutenir l'avant-garde commandée par Ney. Au dire de Jomini, Masséna eût mieux fait d'abandonner de suite la ligne de la Töss, qui n'offrait pas d'assez bonnes positions.

De son côté, l'archiduc se décida à porter, le même jour, la division du prince de Reuss sur Pfyn, afin de renforcer Hotzé qui reçut l'ordre d'attaquer le lendemain l'avant-garde française. On travailla toute la journée à rétablir le pont d'Andelfingen qui fut achevé le 27, à midi. L'archiduc rejoignit Nauendorf avec 6 bataillons, le 26, dans les environs d'Andelfingen. Hotzé campa à Frauenfeld et à Duttwil, poussant ses avant-gardes à Islikon et Elgg.

Le 27 au matin, Hotzé se mit en mouvement sur Winterthur; ses avant-gardes (il marchait sur 3 colonnes) s'emparèrent successivement du bois d'Islikon et des villages de Gundswyl, Schollikon, Wiesen-dangen et Stoken, après plusieurs combats partiels; il déploya bientôt la majeure partie de ses troupes sur le front des Français, pendant qu'une de ses colonnes manœuvrait pour les tourner sur la droite.

Ney occupait, près d'Oberwinterthur, une hauteur environnée de marécages; il se disposait à se replier sur Winterthur, lorsque Tharreau arrivant au galop lui ordonna de reprendre l'offensive en lui promettant de le faire soutenir par la division Soult. Alors Ney enjoignit à la brigade Gagon de se porter en avant pendant que le chef de brigade Roget, commandant le centre, se jetant sur la colonne qui menaçait la droite, marcherait sur Winterthur et que lui-même soutiendrait la gauche. Gagon, trop faible, fut repoussé. Roget, plus heureux, culbuta l'ennemi. Ney, de son côté, se battait comme un lion, mais Soult n'arrivait pas et les colonnes ennemies grossissaient à vue d'œil. Déjà Ney, blessé d'un coup de feu au genou, avait remis le commandement à Gagon. A peine a-t-on posé le premier appareil sur sa blessure qu'il vole de nouveau au plus fort de la mêlée et soutient quelque temps le combat. Ramené en avant de Winterthur il s'y défendit encore. Le temps s'écoulait, point de renforts. Désespérant enfin de voir arriver Soult, Ney fit ses préparatifs de retraite. — La réserve, aux ordres de l'adjudant-général Walther, alla prendre position à Töss pour défendre le pont, et le reste de la division sur les hauteurs de Steig, derrière la Töss.

Une suite de collines, dont la première s'élève vis-à-vis du village de Töss, accompagne la rivière sur la gauche et s'étend jusqu'à Pfungen. Un ruisseau fangeux sépare leur crête des montagnes escarpées et boisées qui s'entassent en 2^e ligne jusqu'à Brütten. La chaussée de Töss à Zurich tourne le pied des premières hauteurs et conduit obliquement sur la cime des secondes, par une montée difficile, le Steig; ce fut sur le sommet de ces dernières que les Français prirent position, laissant des détachements pour garder le village et le pont de Töss, ainsi que la première rangée de collines.

Walther se soutint vigoureusement; au bout d'une heure et demie, les Autrichiens, par un effort, culbutèrent les Français sur le pont dont ils se rendirent maîtres, sans toutefois le *traverser*. Ney, des hauteurs de Steig, dominait la route; son artillerie fit de tels ravages dans les rangs ennemis que Hotzé, convaincu de l'inutilité d'une attaque, se borna à tirailler. Ney reçut alors une nouvelle blessure qui l'obligea à laisser définitivement le commandement à Gagon.

Qu'était devenue la division Soult? il paraît bien que Tharreau lui avait donné l'ordre de se porter au secours de Ney, mais qu'elle ne bougea pas; du moins Tharreau accusa formellement Soult de désobéissance et lui attribua la perte de la ligne de la Töss. Triste résultat de la jalousie entre généraux! La division Ney, forte au plus de 3000 hommes, fut ainsi abandonnée pendant 11 heures de la lutte contre 8000 Autrichiens.

Le pont d'Andelfingen ayant été rétabli à midi, le 27, l'archiduc s'avança en 2 colonnes sur Winterthur et Niffenbach; mais ayant appris les succès de Hotzé il dirigea toutes ses troupes sur Niffenbach que le général Oudinot défendit longtemps; il ne l'évacua que le soir pour se retirer sur Pfungen dont il fut également délogé peu après. Vers 10 heures du soir, Oudinot revint à la charge, mais ne put réussir à reprendre ce poste.

Les pertes de la journée du 27 furent balancées. Les Autrichiens eurent un grand nombre de blessés et de tués; ils laissèrent aux Français 800 prisonniers; ils leur prirent 4 canons et leur mirent 500 hommes hors de combat.

En s'emparant de Pfungen par où la position des Français était plus accessible que par le Steig, les Autrichiens avaient gagné la faculté de tourner les hauteurs presque inaccessibles de front. Aussi les Français se retirèrent-ils pendant la nuit suivante sur la Glatt. — Oudinot s'établit sur les hauteurs de Kloten; Tharreau quitta la basse Töss et le Rhin et se replia sur Bulach. Les troupes légères des Autrichiens se répandirent entre Rorbus, Embrach et les bois en deçà.

Pendant que tous ces mouvements s'exécutaient sous le feu des

tirailleurs, Tharreau réunissant ses forces, s'avança à 11 heures du matin avec 5 demi-brigades, et occupa les hauteurs au bord du ruisseau qui se jette dans la Töss à Rorbas. Une demi-brigade chassa les Autrichiens de Rorbas et allait pénétrer sur Fregenstein et Tuffen, lorsque 4 bataillons autrichiens arrivèrent au secours de leurs avant-postes et arrêtaient les entreprises des Français en les forçant à repasser la Töss et à abandonner Rorbas. Cette affaire, où la cavalerie française ne put se déployer, valut 200 prisonniers. Le lieutenant Parrieu, de la 10^e légère, avec 4 chasseurs, en prit 30. — Ce combat n'eut pas d'autres suites, le général en chef ne voulant pas engager une affaire générale.

Hotzé suivit les Français par le Steig.

Masséna, en rendant compte au Directoire de tous ces événements, disait : *J'ai pris la ligne de la Glatt : si je suis forcé dans cette position, je prendrai celle de la Limmat et ensuite celle de la Reuss. Je tiendrai dans ces différentes positions, et si je les quitte, ce ne sera qu'après les avoir vendues chèrement à l'ennemi.*

Malgré le calme de Masséna, âme trempée à la dure, la situation de l'armée française était peu rassurante. Ses plus fortes demi-brigades ne dépassaient pas 1500 hommes et avaient perdu beaucoup d'officiers, affaiblies par les fatigues et par les combats. Les milices helvétiques ne rendaient pas les services qu'on attendait d'elles ; si quelques bataillons soutenaient l'ancienne réputation militaire de cette nation, beaucoup abandonnaient leurs postes avec armes et bagages. Enfin, pour combler la mesure, la concentration des troupes allait faire sentir plus vivement la pénurie des subsistances et des fourrages.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE.

Monsieur le rédacteur,

Il m'est revenu que quelques camarades avaient vu une tendance alarmiste dans une partie de mes rectifications au sujet de votre article sur la Prusse. Je n'aurais pas cru qu'en Suisse on craignit de compter ses ennemis, et ne puis le croire encore. Quand on a un devoir sérieux à remplir envers la patrie, il est bon d'y voir clair et voir clair n'est pas perdre courage, bien au contraire. Quant au chiffre de l'armée prussienne que l'on pourrait mobiliser, il est évident que, vu la position géographique de la Prusse, il lui est parfaitement impossible de nous lancer ses 600,000 hommes sur les bras ; cette puissance a aussi à faire chez elle, elle ne peut se dégarnir. Ainsi donc nous pourrions toujours lui tenir tête, nous sommes *chez nous, et dans cette position un homme en vaut deux*, elle est à 200 lieues de ses magasins et de ses dépôts.

Veuillez, monsieur le rédacteur, insérer ces lignes dans votre prochain numéro et croyez à ma parfaite considération.

Lausanne, 24 décembre 1856.

DE MANDROT,

Major à l'état-major fédéral.